

L'armée française et la révolution militaire de la Première Guerre mondiale

Michel Goya

DANS **POLITIQUE ÉTRANGÈRE** 2014/1 Printemps, PAGES 87 À 99
ÉDITIONS **INSTITUT FRANÇAIS DES RELATIONS INTERNATIONALES**

ISSN 0032-342X

ISBN 9782365672290

DOI 10.3917/pe.141.0087

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-politique-etrangere-2014-1-page-87?lang=fr>



CAIRN · INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut français des relations internationales.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'armée française et la révolution militaire de la Première Guerre mondiale

Par **Michel Goya**

Michel Goya, officier de l'armée de Terre, breveté de l'École de guerre et docteur en histoire, a notamment publié *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Paris, Tallandier, 2014).

En 1914, la puissance de feu des armements modernes provoque une hécatombe. Pour limiter les pertes, les belligérants s'enterrent dans des tranchées. L'armée française est contrainte d'innover. Infanterie et artillerie subissent de profondes transformations. Les doctrines évoluent, permettant ainsi d'intégrer les nouveaux moyens – notamment chars et avions – aux schémas tactiques. En 1918, l'armée française, plus moderne et plus mobile que son adversaire allemand, finit par l'emporter.

politique étrangère

Lorsque la Première Guerre mondiale s'achève, les armées engagées n'ont plus guère de ressemblance avec celles de 1914. Elles ressemblent en revanche beaucoup aux modèles d'armées actuels. Si les équipements aériens ou terrestres ont évidemment beaucoup évolué, leurs principes d'emploi ont presque tous été définis entre 1915 et 1918. Indice de l'évolution radicale imposée par cette guerre : un chef de groupe de combat d'infanterie de 1918 serait bien plus à l'aise dans un régiment de 2014 que dans ceux de 1914... Pour un pilote de chasse, un artilleur lourd ou un tankiste, la question ne se pose même pas, puisque leur emploi n'existait pas en 1914. Contrairement à une vision statique véhiculée par l'image des tranchées, la Grande Guerre a été l'occasion d'innovations radicales qui trouvent leur source dans la crise tactique naissant avec l'apparition des lignes fortifiées. À l'origine de nombreuses innovations tactiques et occupant en 1918 la première place dans plusieurs domaines techniques, comme la motorisation ou les moyens de transmission, l'armée française prend une part décisive à cette révolution militaire, au même titre que les armées allemande et britannique.

La crise tactique de 1914 et la première transformation de l'armée française

La première découverte majeure de la Grande Guerre est la puissance de feu des armes développées depuis 30 ans : fusils utilisant des munitions

à poudre blanche, artillerie de campagne à tir rapide et mitrailleuse. L'arrivée décalée de ces innovations, leur diffusion encore modeste dans les armées qui avaient été engagées en Mandchourie et dans les Balkans n'avaient pas permis d'en mesurer pleinement les effets. C'est chose faite dès les premiers engagements d'août 1914 en France. Les pertes dépassent alors largement tout ce que l'on a pu connaître jusque-là : près de 80 000 soldats français sont tués du 13 au 30 août¹.

Cette violence inédite impose la transformation, sous peine de destruction, d'armées jusque-là peu différentes de celles des guerres napoléoniennes. La seule protection face à la puissance de feu est alors l'enterrement. La guerre s'introduit ainsi massivement dans la troisième dimension, mais d'abord vers le bas avec la formation quasi spontanée de trous individuels, puis de lignes organisées, qui finissent par se cristalliser sur une profondeur de plusieurs dizaines de kilomètres, de la mer du Nord à la Suisse. Le front devient une bande fortifiée souterraine qui comprend une, puis deux, parfois trois positions espacées de plusieurs kilomètres. Chacune de ces positions est composée de plusieurs lignes de défense enterrées et d'un échiquier de nids de mitrailleuses protégés par des réseaux de fils barbelés. Sur la dernière position, des groupements d'artillerie sont prêts à lancer des tirs de barrage devant chaque ligne de défense. En arrière de toute cette organisation, le réseau de voies ferrées permet au défenseur de venir renforcer le front plus vite que les attaquants ne peuvent progresser à travers la bande fortifiée. Cette muraille enterrée, impossible à tourner, résiste à tous les assauts de l'hiver 1914-1915.

Pour autant, si le contexte a changé, on reste fidèle à l'idée de bataille décisive, qui devient désormais synonyme de percée du front suivie d'une exploitation immédiate. Cette percée ne peut être obtenue qu'en augmentant la puissance offensive de l'infanterie et en neutralisant au préalable les défenses adverses par l'artillerie.

La transformation de l'infanterie

La transformation de l'infanterie française s'effectue en trois phases. La première, qui dure jusqu'au printemps 1916, tient largement de l'improvisation. Elle consiste d'abord en l'adoption d'équipements et de méthodes du génie plus adaptés à cette guerre de siège géante. Le fantassin s'habille en bleu horizon, porte un casque d'acier et apprend à utiliser la pelle et les grenades à main. L'organisation offensive du terrain devient un art, avec le creusement de tranchées de départ au plus près de l'ennemi, leur

1. F. Cochet, *Survivre au front*, Paris, Soteca/14-18 Éditions, 2005, p. 60.

aménagement, mais aussi la mise en place en arrière de tout un réseau de boyaux de communication et de places d'armes pour les vagues d'assaut, les postes de secours et les dépôts de matériel. Il faut après cela de nombreuses semaines d'expérimentation pour trouver les moyens de franchir les réseaux de barbelés ennemis. Pour évoluer, ensuite, au-delà de ces réseaux, il n'est d'autre protection que la neutralisation du feu ennemi par un feu supérieur. Là encore, ce feu ne peut d'abord provenir que de l'artillerie, ce qui implique une coordination très étroite avec la troupe d'assaut pour écraser l'ennemi jusqu'à ce que l'on parvienne à son contact. Il faudra en fait des années pour y parvenir correctement.

Dans une deuxième phase, du printemps 1916 à l'été 1917, l'infanterie française se dote de nouvelles armes. Chaque compagnie reçoit 24 fusils lance-grenades *Vivien Bessières*, qui permettent d'envoyer des projectiles de 500 grammes jusqu'à 180 mètres. Chaque régiment reçoit également trois canons de 37 millimètres capables de frapper un nid de mitrailleuses à 1 500 mètres avec un obus à grande vitesse initiale. Le premier lance-flammes français, le *Hersent*, et surtout les mortiers de 75 puis de 81 millimètres font également leur apparition. Surtout, à partir de 1916, chaque section est dotée de six fusils mitrailleurs *Chauchat*. Le rapport entre les hommes équipés d'une arme automatique (mitrailleuses, fusils mitrailleurs et quelques fusils semi-automatiques) et les porteurs de fusils *Lebel* passe de 1 pour 400 à 1 pour 5 entre 1914 et 1917². Cette évolution technique s'accompagne d'innovations de structure, comme la création des groupes de combat autonomes. L'infanterie française moderne a pris forme. Elle fait désormais jeu égal avec l'infanterie allemande.

L'infanterie moderne prend forme

En 1917, la division d'infanterie, réduite de quatre à trois régiments, est devenue une « usine à feux », mais elle manque encore de mobilité. Ce sera l'objet de la troisième phase de la transformation, celle de la motorisation. Le char, en particulier, est censé redonner une nouvelle puissance de choc à l'infanterie en permettant de franchir les barbelés et le terrain tourmenté, grâce à son blindage et à ses chenilles. Sous l'impulsion du colonel Estienne, une première génération de chars voit le jour à l'automne 1916 avec deux engins, le *Schneider* et le *Saint-Chamond*, dont la vitesse (4-5 kilomètres heure) et l'autonomie (8 heures) sont faibles. Leur premier emploi, à Berry-au-Bac le 16 avril 1917, dans le cadre de l'offensive organisée par le général Nivelle, est un échec. Sur 121 chars ayant quitté leur position

2. Lieutenant-colonel Laure et commandant Jacottet, *Les Étapes de guerre d'une division d'infanterie (13^e division)*, Paris, Berger-Levrault, 1932, p. 153.

d'attente, 76 sont détruits sans résultat³. Les chars sont engagés à nouveau deux semaines plus tard, puis le 23 octobre à la Malmaison, mais de manière très différente, en appui étroit à l'infanterie. Le succès est modeste mais réel et, surtout, prometteur.

La création de l'artillerie lourde de campagne

Pour faciliter les opérations offensives de l'infanterie, on s'efforce de les « préparer » par un bombardement préalable. Or l'artillerie de campagne, à tir direct, s'avère très insuffisante face à des organisations enterrées. Pour être efficaces, les obus doivent venir du ciel.

On commence par improviser une artillerie spécifique de tranchées, à très courte portée (quelques centaines de mètres), avec engins bricolés ou retirés des places fortes puis avec le « crapouillot » de 58 millimètres, dont 2 200 pièces sont présentes dans l'ordre de bataille à la fin de 1916⁴.

La principale création de l'armée française pendant la Grande Guerre sera cependant une très puissante artillerie lourde, capable de tirer au-delà de l'horizon jusqu'à 20 kilomètres, chose inconcevable quelques années plus tôt. Là encore, on commence par improviser avec des pièces de marine et de places fortes, et il faut attendre la fin de 1917 pour voir arriver en masse des matériels modernes issus des prototypes d'avant-guerre. Cette infériorité technique française initiale constitue, paradoxalement, un très fort stimulant pour l'innovation.

Le premier défi de cette nouvelle artillerie est celui du repérage d'objectifs lointains et cachés. L'artillerie lourde fait œuvre pionnière en matière de planification, de préparation scientifique des tirs (topographie, lotissement des munitions, calculs aérologiques et balistiques, etc.) et de réglage. Pour cela, on utilise surtout les yeux dans le ciel : le développement de l'aviation est, de fait, intimement lié à celui de l'artillerie lourde. Jusqu'à la fin de la guerre, la moitié des escadrilles est dédiée aux liaisons, à l'observation et aux réglages de tirs grâce à la transmission sans fil (TSF) et à la photographie aérienne. Les escadrilles sont réparties, avec des unités d'aérostation, dans les corps d'armée et les régiments d'artillerie lourde. En 1918, les divisions d'infanterie elles-mêmes commencent à en être dotées.

Le développement de l'artillerie lourde donne aussi naissance à deux organisations nouvelles : la logistique automobile, indispensable pour

3. Service historique de l'armée de Terre, 16 N 2120, carton 3, dossier 4, « Tableau des pertes en chars et personnels », Grand Quartier Général, 9 septembre 1919.

4. Général Gascoin, *L'Évolution de l'artillerie pendant la guerre*, Paris, Flammarion, 1921, p. 127.

alimenter les centaines, voire les milliers de pièces mises en place dans chaque grande opération, et la chasse aérienne, dont la première mission est de protéger les lourds (car biplaces) appareils d'observation. Cette chasse aérienne tâtonne plus d'un an avant de réussir à mettre au point des systèmes permettant à un homme seul de piloter tout en actionnant une mitrailleuse. La première bataille aérienne a lieu au-dessus de Verdun au printemps de 1916, les Allemands s'efforçant d'exclure les observateurs français du ciel grâce à une forte concentration de chasseurs et les Français réussissant à les en empêcher. De cette bataille datent les premières grandes unités autonomes de chasse aérienne.

L'organisation de tout ce nouveau et gigantesque système d'artillerie est à peu près achevée au moment de la bataille de la Somme, dans le deuxième semestre de 1916. La guerre occupe alors pleinement la troisième dimension. Les méthodes qui ont été mises au point pour évoluer et combattre dans cet espace restent valables jusqu'à l'apparition des technologies de précision à la fin du xx^e siècle⁵.

L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe

Plusieurs doctrines se succèdent alors pour utiliser au mieux ces nouveaux moyens. En 1915, après de nombreux tâtonnements, le Grand Quartier Général (CQG) français se rallie à la théorie de l'« attaque brusquée ». La bataille doit être menée en trois temps : préparation d'artillerie, attaque énergique franchissant d'un coup toutes les lignes adverses, exploitation par des troupes gardées en réserve. Ce schéma est appliqué mais échoue avec constance dans des opérations d'ampleur croissante. La durée des préparatifs et de la préparation d'artillerie avec des pièces anciennes à la cadence de tir lente exclut en effet toute surprise. Les moyens de communication sont pauvres et reposent largement sur des lignes téléphoniques très vulnérables aux obus. Une zone de combat est un endroit où l'information circule très lentement : c'est donc aussi rapidement une zone de désordre pour les assaillants dès qu'ils ont franchi la première position. Le nouvel échec de l'offensive de Champagne en septembre 1915 marque la fin de cette doctrine.

En 1916, et parallèlement à la bataille de Verdun où les Allemands tentent une pure bataille d'usure, les Français, rejoints par les Britanniques, mettent en application une nouvelle théorie offensive appelée « conduite scientifique de la bataille ». L'idée de percée décisive est conservée, mais on considère que cela nécessitera une action longue et méthodique. On imagine une séquence préparation-conquête pour chacune des positions

5. J. Bailey, *Field Artillery and Firepower*, Londres, Taylor & Francis, 1989.

ennemies, jusqu'à l'obtention de la percée. L'offensive franco-britannique de la Somme est le moment d'application de cette théorie. Le 1^{er} juillet 1916, après une semaine de préparation d'artillerie, une armée française et deux armées britanniques se lancent à l'assaut de la première position ennemie. Les Britanniques y font l'apprentissage de la guerre moderne et subissent des pertes terribles, très supérieures à celles des Français. Ces derniers réussissent même à crever le front allemand dans les premiers jours. On s'aperçoit alors que le dogme selon lequel « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe » ôte toute liberté à cette dernière et l'empêche d'exploiter les opportunités. Finalement, cette méthode est un nouvel échec. Les Allemands parviennent à créer des nouvelles positions en arrière de leur front, plus vite que les Alliés ne peuvent avancer leur artillerie pour l'attaque suivante. En novembre 1916, les Alliés, déçus, renoncent.

Au même moment, le général Nivelle obtient des succès tactiques spectaculaires à Verdun, puis il parvient à faire croire qu'appliquée en grand, sa « formule » permettra un succès stratégique. Il s'agit en fait d'un retour à l'attaque brusquée, mais avec des moyens modernes. Le 16 avril 1917, après une attaque britannique destinée à attirer les réserves allemandes, deux armées françaises s'élancent entre Soissons et Reims. Aidées par la nouvelle artillerie à tir rapide et à longue portée, elles doivent s'emparer des trois positions allemandes en un ou deux jours. Une troisième armée est maintenue en réserve pour l'exploitation.

Les troupes d'assaut sont brisées sur la première position. Les causes de cet échec sont nombreuses. Les moyens modernes indispensables, comme le canon de 155 millimètres court *Schneider*, étaient très insuffisants en nombre ou mal employés, comme les chars d'assaut ou les avions de chasse qui abandonnent la protection de l'aviation d'observation pour traquer l'ennemi au-dessus de ses lignes. En outre, pas plus que dans les offensives précédentes, la surprise n'a pu être réalisée. La préparation d'artillerie a duré plus d'une semaine et son efficacité a été amoindrie par une pluie battante qui a gêné les réglages. Nivelle commet ensuite une erreur en s'obstinant malgré l'échec initial.

L'armée motorisée française gagne la guerre

L'échec de l'offensive Nivelle est l'occasion d'un changement radical de paradigme. De mai 1917 à juillet 1918, Pétain, nouveau général en chef, exprime ses conceptions dans une série de directives qui, avec leurs instructions d'application, constituent un nouveau corpus doctrinal. Associée à la rapide montée en puissance de l'industrie française, et particulièrement de l'industrie des engins à moteur à explosion, cette doctrine transforme une nouvelle fois l'armée française.

La première innovation de cette nouvelle doctrine est le renoncement à l'idée de bataille décisive et l'entrée de plain-pied dans l'art opératif, cet intermédiaire entre les niveaux tactique (l'art de gagner les batailles) et stratégique (la conduite de la guerre). Chaque bataille, conduite au niveau de l'armée ou du groupe d'armées, n'est plus qu'un événement dans une campagne. S'il vaut mieux gagner chaque bataille, un échec tactique ne signifie pas pour autant l'échec de la campagne.

Dans ce cadre, ce n'est pas un coup décisif unique qui permettra d'abattre l'adversaire, mais une série de coups. Par analogie avec la boxe, l'armée allemande est un poids lourd qui recherche encore le KO par un coup puissant grâce à ses divisions d'assaut (*Stosstruppen*), alors que l'armée française (et britannique, qui adopte sensiblement la même ligne) se voit comme un poids léger harassant son adversaire de coups rapides, grâce à la motorisation et à une supériorité matérielle qui va grandissant jusqu'à la fin de la guerre. L'originalité de cette conception est que cette succession de coups n'est pas portée sur un même axe, comme sur la Somme, mais latéralement, sur l'ensemble de la ligne de front. À chaque fois, on se contentera de s'emparer de la première position allemande, ce que l'on est à peu près certain de réussir, puis on reportera le combat sur un autre point, jusqu'à l'ébranlement général du front.

L'armée motorisée française

Toute la réalisation de cette manœuvre latérale repose d'abord sur la capacité à concentrer des forces très rapidement d'un point à l'autre du front, en s'appuyant sur le réseau des voies ferrées et sur l'avantage considérable que possèdent les Français en matière de motorisation. Le volume du service automobile est en effet passé de 9 000 véhicules en 1914 à 88 000 en 1918, contre à peine 40 000 en Allemagne à la même époque. Pour les utiliser pleinement, un réseau routier particulier est densifié en arrière de la zone de combat et organisé en « cantons d'exploitation » susceptibles d'être renforcés pour former une « route policed », comme la Voie sacrée qui permit en 1916 d'assurer un trafic quotidien de 5 000 véhicules par jour de Bar-le-Duc à Verdun. En 1918, le GQG dispose de 20 groupements de transport, capables chacun de transporter l'infanterie d'une division d'un point à l'autre du front, et peut armer simultanément quatre « Voies sacrées ».

Comme l'armée allemande, séparée entre les puissantes divisions d'assaut et les faibles divisions de secteur, l'armée française est divisée. Les divisions d'infanterie sont toutes de valeur moyenne et donc plutôt inférieures aux nouvelles divisions d'assaut allemandes, mais elles sont susceptibles d'être renforcées, en 1918, par l'ajout d'une escadrille

aérienne, d'un groupe d'artillerie de 12 pièces de 155 millimètres très modernes et surtout d'un bataillon de chars légers *FT-17*. À côté de ces divisions transformées, la France dispose également de grandes unités motorisées, presque uniques dans le monde.

Il y a d'abord la Réserve générale d'artillerie (RGA), qui regroupe 40 % de toute l'artillerie française et notamment toutes les batteries lourdes. Cette RGA dispose de l'artillerie lourde tractée (260 batteries et 14 000 véhicules) et de l'artillerie de campagne motorisée (au total 37 régiments de 75 millimètres tirés par camion). À la fin de la guerre, un quart des batteries françaises ne sont plus tirées par des chevaux mais par un moteur à explosion, soit environ 580 batteries.

À la fin de 1917, la manœuvre de l'artillerie acquiert une grande souplesse, grâce à trois innovations. La première est la standardisation des structures et des méthodes qui permet une plus grande modularité dans l'affectation des groupes. La deuxième est la substitution de méthodes de calcul aux longs tirs de réglage pour préparer les pièces au

La notion de surprise réapparaît du côté français

tir. Désormais, les batteries peuvent arriver au dernier moment et il est possible d'effectuer des tirs efficaces de nuit ou par mauvais temps. La troisième innovation est le renoncement à l'idée de destruction des défenses, impossible à obtenir, au profit d'une neutralisation momentanée qui ne nécessite que quelques heures de tir. L'énorme préparation d'artillerie de la bataille de la Malmaison, le 23 octobre 1917, est la dernière qu'effectuera l'armée française. La notion de surprise réapparaît ainsi du côté des Français⁶.

L'explosion de la production industrielle à la fin de 1917 (on produit plus de matériel dans la dernière année que dans les trois années précédentes réunies⁷) permet d'envisager la constitution d'une autre réserve générale, celle de l'aviation. À son arrivée à la tête des armées, le général Pétain donne sa conception de l'action aérienne : l'aéronautique doit rechercher la supériorité aérienne sur le champ de bataille (rôle de la chasse), assurer l'exploration stratégique et attaquer les points sensibles du dispositif adverse (rôle du bombardement). Contrairement à la période précédente, elle doit agir en masse et en coopération étroite avec les autres armes, dont les chars.

6. Général Herr, *L'Artillerie*, Paris, Berger-Levrault, 1924.

7. R. Porte, *La Mobilisation industrielle, « premier front » de la Grande Guerre ?*, Saint-Cloud, 14/18 Éditions, 2006.

Avec 11 groupes de chasse en mars 1918 (contre six en août 1917), il semble possible à la fois de satisfaire les besoins des armées et de constituer deux brigades aériennes bientôt réunies en une division de 600 chasseurs et bombardiers à disposition du GQG. Pour manœuvrer cette force de frappe, le GQG fait mettre en place tout le long du front un véritable « échiquier » de terrains, qui permet à la division de faire un bond de 150 kilomètres en une nuit. La seule véritable lacune de l'aviation française est son manque d'appareils biplaces ou triplaces, fortement armés et blindés, qui auraient permis à la fois d'escorter les bombardiers et d'attaquer les forces au sol. Ces escadrilles n'apparaissent qu'à la fin de la guerre, et en attendant ce rôle est joué, avec moins d'efficacité, par les chasseurs monoplaces⁸.

Il y a enfin les deux corps de cavalerie modernisés. Ces formations comportent chacune trois divisions de cavalerie renforcées par des moyens modernes (escadrilles d'observation, génie, etc.). Ces corps se déplacent le long du front deux fois plus vite que les autres corps d'armée, ce qui va s'avérer très précieux pour colmater les brèches réalisées par les attaques allemandes. Surtout, ils disposent chacun d'une centaine d'automitrailleuses-autocanons équipées d'un canon de 37 millimètres et d'une mitrailleuse. Dans les phases offensives, ces groupes vont remplir toutes les missions traditionnelles de la cavalerie⁹.

L'artillerie d'assaut est l'absente de cette préparation aux combats du printemps 1918. En mars, à la veille de l'offensive allemande, il reste 467 chars de la première génération, répartis en huit groupements. La génération qui suit est envisagée dès le début de 1916 par le général Estienne, qui veut alors compléter l'action des chars moyens par d'autres engins beaucoup plus petits. Sa mésentente avec les services automobiles, très réticents devant le concept de char léger, est cependant telle qu'il faut attendre septembre 1917 pour engager une production de masse du *Renault FT-17*. Techniquement, cet engin est pourtant remarquable. Il possède la première tourelle à révolution totale et son poids (6,5 tonnes) lui permet d'être embarqué sur un camion. Cette possibilité donne une souplesse considérable à l'emploi des chars, mais ceux-ci ne pourront jouer un rôle important qu'à partir de juillet 1918¹⁰.

L'armée motorisée française se met donc en place progressivement et elle est encore incomplète lorsque débutent les attaques allemandes.

8. Général Voisin, *La Doctrine de l'aviation française de combat au cours de la guerre (1915-1918)*, Paris, Berger-Levrault, 1932, p. 68.

9. Général Boullaire, *Historique du 2^e corps de cavalerie*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1923, p. 467.

10. Lieutenant-colonel Laffite, *L'Artillerie d'assaut de 1916 à 1918*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1921, p. 43.

Une nouvelle forme de manœuvre

Au début de 1918, les Allemands ont l'initiative des opérations et leurs assauts sont rudes. Pendant quatre mois, de mars à juillet, les Alliés ne cessent d'endiguer, en catastrophe, leurs percées.

La première de ces offensives a lieu le 21 mars, en Picardie, contre la V^e armée britannique qui explose sous le choc. L'effondrement britannique découvre l'aile gauche française et crée un grand vide. Pétain réagit en envoyant immédiatement un corps de cavalerie, les deux armées maintenues en réserve et ses unités mobiles, comme les deux brigades aériennes, les régiments d'artillerie automobiles de la RGA et les sept groupements de chars moyens. Cette première offensive allemande se termine le 5 avril, sans résultat décisif. L'opération suivante est lancée du 9 au 29 avril dans les Flandres, encore une fois contre l'armée britannique. La participation française se limite à l'envoi dans le Nord d'une armée qui reste en deuxième échelon des Britanniques.

Après un mois de préparation, l'offensive suivante frappe les Français entre Noyon et Reims. La VI^e armée du général Duchêne, qui avait refusé d'appliquer l'organisation en profondeur ordonnée par Pétain, est complètement submergée. Les Allemands foncent vers la Marne. Comme en Picardie, la catastrophe est évitée grâce à l'intervention rapide des unités motorisées. Le 4 juin, l'opération Blücher s'achève au niveau de Château-Thierry, après une avance de 40 kilomètres. Elle est complétée le 9 juin par une attaque près de Noyon contre la III^e armée française. Le centre français est enfoncé et les Allemands créent une nouvelle poche d'une dizaine de kilomètres de profondeur. Le 11, les Français lancent une contre-attaque sur le flanc ouest de la poche avec quatre divisions, renforcées chacune d'un groupement de 40 chars, et la division aérienne. À la fin de la journée, l'offensive ennemie est enrayée.

La dernière offensive allemande échoue le 15 juillet contre la IV^e armée du général Gouroud, qui tient Reims et ses alentours. Trois jours plus tard, ce sont les Français qui frappent.

Les campagnes offensives

À partir de la contre-attaque du 18 juillet, l'initiative appartient totalement aux Alliés, qui lancent une série d'attaques moins spectaculaires que les infiltrations allemandes, mais sans aucun répit. On peut regrouper ces offensives en trois campagnes. La première vise pour l'essentiel à reprendre le terrain conquis par les Allemands au cours des offensives de mars à juillet 1918.

À partir du 15 septembre, la deuxième phase a pour objectif de s'emparer des deux grandes lignes de défense allemandes : Hindenburg et Hermann-Hunding-Brunhilde. Il faut y ajouter la manœuvre de l'armée d'Orient qui débute au même moment et perce le front de Macédoine (c'est la seule percée décisive de l'armée française de la guerre), amenant la Bulgarie à la paix et portant la guerre sur le territoire austro-hongrois. À partir de la mi-octobre, une troisième série d'offensives est lancée sur les mêmes axes qu'en septembre. La supériorité technique et matérielle se double alors d'une supériorité numérique grâce à l'arrivée massive des Américains.

À chaque fois, on ne recherche pas la percée mais un ébranlement continu de la défense adverse, grâce à un martèlement, s'arrêtant là où s'interrompt l'action de l'artillerie, pour reprendre sans cesse sur un autre point du front. Lorsque le front n'est plus tenable, les Allemands se replient alors sur une nouvelle ligne.

Alors que l'armée d'assaut allemande s'est usée et que les troupes de secteur ne tiennent que par la puissance des fortifications, les divisions françaises bénéficient enfin de l'apport des bataillons de chars légers produits au rythme d'un par semaine. L'augmentation des ressources est exponentielle. Du 26 septembre au 2 novembre, on engage 1 644 chars français, soit autant que durant le reste de la guerre, tous types confondus. Tous les moyens sont alors réunis pour créer des corps blindés autonomes¹¹.

L'ébranlement continu de la défense adverse

Maîtres sur terre, les Alliés, et en particulier les Français, dominent aussi dans la troisième dimension. L'artillerie française est désormais bien équipée en matériels modernes puissants, à longue portée et à tir rapide. Elle est, de plus, beaucoup plus mobile que celle de son adversaire. Dans le cadre de la manœuvre par concentration latérale, elle peut utiliser au mieux ses qualités. Les masses d'artillerie sont en général inférieures à celle des batailles du deuxième semestre 1917, mais les groupements d'artillerie peuvent glisser très vite d'un point du front à l'autre. Comme chez les Allemands, les préparations ne durent plus que quelques heures mais suffisent, par leur intensité et leur soudaineté, à neutraliser une zone qui est emportée ensuite par un groupement d'assaut interarmes.

L'aviation contribue largement à la suprématie des feux grâce à l'emploi de la division aérienne sur tous les fronts offensifs. Cette grande unité volante permet à chaque fois d'obtenir la maîtrise du ciel au-dessus

11. Service historique de l'armée de Terre, *Inventaire sommaire des archives de la guerre*, série N 1872-1919, p. 164.

de la zone d'action, de gêner l'artillerie adverse et de harceler son infanterie. L'aviation de 1918 explore également de nouvelles méthodes adaptées à la guerre de mouvement, comme le ravitaillement par air ou le dépôt de saboteurs sur les arrières de l'ennemi. Certains imaginent même des unités parachutistes. L'aviation française est alors la première du monde. Elle aligne 3 800 appareils modernes soutenus par une puissante industrie¹².

Au total, les Alliés lancent 18 offensives majeures, dont dix purement françaises ou comprenant au moins une armée française. Chaque attaque réalise en moyenne une poche de 10 kilomètres de profondeur sur 15 de largeur dans le dispositif ennemi, après une semaine ou deux de combat. Là où les Allemands sont obligés de rassembler une masse d'artillerie et de troupes d'assaut, il suffit aux Français de renforcer les troupes d'un secteur avec des unités mobiles (chars, escadres aériennes, artillerie lourde) pour former un groupement offensif. De ce fait, les Alliés ont en permanence l'initiative des opérations et Ludendorff est bien incapable de déclencher l'ultime offensive qui lui permettrait peut-être de négocier dans de meilleures conditions.

L'armée française de 1918, avec l'aide croissante de ses alliés, est donc finalement victorieuse, mais pour cela elle a dû effectuer la plus profonde et la plus rapide mutation de son histoire. Elle a ainsi jeté les bases d'une nouvelle organisation militaire dont les grands traits sont encore actuels. La Première Guerre mondiale marque ainsi non seulement l'émergence de la guerre totale mais aussi la naissance du combat industriel moderne avec sa combinaison de larges manœuvres aéroterrestres rigoureusement planifiées.

Pour autant, l'immédiat après-guerre laisse entrevoir un certain nombre de rigidités nouvelles qui augurent mal de la poursuite de cette maîtrise du changement. Le paradigme du « champ de bataille interarmes », qui combine une grande mobilité stratégique avec des actions tactiques limitées associant très étroitement le trio artillerie-infanterie-aviation, demande d'importants moyens matériels et surtout un entraînement poussé. Or, dès les années 1920, par manque de financement, on retombe progressivement dans les errements d'avant-guerre et on retrouve la pauvreté des moyens d'instruction. Très vite renaît le décalage entre une doctrine cohérente

12. Général Voisin, *op. cit.*

et une pratique déficiente. Avec l'appauvrissement du débat doctrinal, l'armée française se condamne peu à peu à devoir s'adapter à nouveau dans l'urgence. Or les adaptations rapides ne se font pas sans dégâts, et surtout elles exigent des délais et une grande volonté. Ces conditions furent présentes pendant la Grande Guerre, mais il était présomptueux de considérer qu'elles le seraient toujours.



Mots clés

Première Guerre mondiale
Innovation militaire
Tactique
Artillerie
Aviation